

Bulletin d'histoire politique

Gérard Bouchard, Les Deux Chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel-Groulx, Montréal, Boréal, 2003, 313 p.

Léon Debien



Volume 12, numéro 3, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060728ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060728ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Debien, L. (2004). Compte rendu de [Gérard Bouchard, *Les Deux Chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel-Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 313 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 12(3), 199–207.
<https://doi.org/10.7202/1060728ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Note de lecture

Gérard Bouchard, *Les Deux Chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 313 p.

LÉON DEBIEN

Professeur à la retraite du Collège Lionel-Groulx

Les Deux Chanoines de Gérard Bouchard, essai sur la pensée de Groulx, issu d'une étude en cours sur la structure de la pensée sociale dans le Québec francophone à partir de 1850, avec priorité à l'analyse des contradictions chez les auteurs. Le premier retenu est Groulx à cause, entre autres, « du rayonnement exceptionnel qu'il a connu » (p. 9). La méthode s'appuie 1) sur la lecture de toutes les pages de Groulx et de ceux qui ont écrit sur lui ; 2) sur la recherche de la dichotomie de sa pensée et de l'ambivalence de l'homme. D'où cette conclusion : Lionel Groulx est un être à « l'univers intellectuel foncièrement incohérent, imprégné de contradictions non surmontées » (p. 10). Reste une dernière étape : présenter cette découverte dans un ouvrage qui donnerait la parole à Groulx. D'ailleurs dans son *Avertissement au lecteur*, Gérard Bouchard demande « au lecteur de prendre soigneusement connaissance, avec un esprit ouvert, des textes de Groulx à qui je donne ici la parole » (p. 10).

Pour nous aider, Bouchard présente une leçon de méthode : « j'expose une thèse, une réflexion d'ensemble sur un sujet donné, puis son contraire, sans jamais m'éloigner des textes, sans les dénaturer ni les solliciter d'aucune façon ». Pour nous rassurer, il prévient que le choix des extraits n'est pas fondé sur « des choix idéologiques ou autres ». Le chercheur ajoute qu'il s'est « toujours efforcé de reproduire toutes les réflexions de Groulx dans leurs variantes, leurs incohérences et leurs humeurs ». Pour montrer le caractère irréfragable de son entreprise, il ajoute encore : « je me suis assuré d'appuyer mes assertions ou conclusions sur plusieurs extraits » (p. 12).

Gardien du bien-fondé de son propos, Bouchard lance au lecteur une admonestation : « Il est possible qu'à propos d'un thème quelconque, certains veuillent détourner le sens de mon analyse en la tirant d'un côté ou de l'autre, en retenant seulement le blanc ou seulement le noir. Je n'y peux rien. Je tiens toutefois à récuser d'avance ces déviations » (p. 10). Voilà que l'historien se pare de la toge impériale ! Ou peut-être, vestige de notre passé, du camail ultramontain. Ce qu'exige Bouchard du lecteur est un véritable acte de foi. Gare donc aux déviationnistes !

Une telle mise en garde obligera le lecteur à relever ses manches, s'il veut mettre en cause un avancé ou même vérifier le contexte d'une citation. D'ailleurs comment, à moins d'y consacrer des heures, le pourrait-il ? L'appel des notes regroupées par paragraphe ne donne pas les références bibliographiques selon l'ordre d'énonciation de la citation mais selon l'ordre chronologique de la publication.

Il n'est pas question ici de mettre en cause l'objet du travail de l'auteur, ni la perspective de son étude. Pour cela, il faudrait avoir la compétence et surtout la connaissance de l'œuvre de Groulx que possède le chercheur. Cependant, une recherche que je poursuis depuis quelques années sur l'engagement social et politique de la jeunesse québécoise des collèges du XIX^e siècle, m'autorise à questionner quelques-uns des raccourcis empruntés par l'auteur. Ceux-ci touchent l'utilisation des citations et le parti pris de l'historien dans son choix des extraits. Une deuxième partie abordera les limites de la méthode d'analyse retenue par Bouchard.

DE L'USAGE ARBITRAIRE DE CITATIONS

La manière de Bouchard d'utiliser les textes du chanoine est singulière. Toutes les citations sont intégrées au texte de l'auteur. Très peu font deux lignes. Il s'agit davantage de collage de mots, seuls ou en petits groupes, insérés dans la narration principale. Aucune citation complète n'est placée en retrait, sauf neuf énoncés, groupés à la page 59, qui devraient montrer que « Groulx croyait aussi à l'empire de plusieurs lois universelles ». En réduisant le texte de Groulx à des bribes de phrases placées à la queue leu leu, Bouchard ne lui laisse pas la liberté de parole comme il ne donne pas au lecteur la liberté de lecture. Le danger de cette pratique, même si Bouchard nous dit qu'il s'en garde, est de déformer non seulement la pensée de Groulx, mais sa parole elle-même. Voyons d'un peu plus près.

JUGEMENT DE GROULX SUR WILFRID LAURIER

Selon Bouchard, « les élites du pouvoir furent la cible privilégiée » (p. 44) des attaques de Groulx. Suivent, sur dix lignes, une série d'insultes

groulxiennes pour qualifier ces élites. Wilfrid Laurier, seul nommé, n'échappe pas au jugement tranchant de Groulx. Bouchard écrit : « Wilfrid Laurier, rencontré un jour, l'avait frappé par sa *pauvreté d'esprit et d'idées* » (p. 45). Le texte de Groulx, que nous surlignons, se réduit à six mots qui suffisent à Bouchard pour y voir le jugement définitif du chanoine sur Laurier. Pourtant, Groulx y va de quelques précautions.

C'est au moment d'un arrêt au séminaire de Valleyfield, lors de la campagne électorale de 1900, que Laurier, « visiblement fatigué, ne dit que quelques mots » aux collégiens « dont les yeux ne sont pas assez grands » (*Mémoires*, II, p. 319). Groulx se dit « franchement choqué de la banalité » des propos de Laurier. « En rigide professeur de Rhétorique », il « le trouve même incorrect et gauche en ses gestes ». Groulx termine le paragraphe ainsi : « Une fois de plus, je constate la pauvreté d'esprit et d'idées de la plupart de nos politiciens... ». Est-ce là le jugement définitif de Groulx (22 ans) sur Laurier ? La première phrase du paragraphe suivant laisse entendre le contraire : « J'aurai pourtant l'occasion de me reprendre... ».

Groulx rencontrera Laurier à plusieurs reprises par la suite. Le premier volume de ses *Mémoires* raconte ses *souvenirs sur Laurier* (p. 316-326). Il fut même reçu à la table de Laurier. Groulx a donc eu tout le loisir d'observer l'homme :

Un honnête homme, reprendrai-je, à qui tout acte de violence répugne. Entre les races et les croyances, sans doute, Laurier eut-il souhaité, du plus profond de soi-même, la bonne entente mutuelle. Honnête homme, dirai-je encore une fois, s'il faut insister, qui réprouve toute forme de fanatisme et de persécution, mais qui, en même temps, pour opérer la restauration de la justice et du droit, et la restauration aussi de la paix, se sent incapable de la manière forte et des grands risques. C'est bien ainsi qu'il m'apparaît de nouveau, dans une reprise de la conversation, plus intime, en son cabinet de travail, entre hommes seuls, le repas terminé. Il y avait, je crois, du Gandhi et du Nehru en Laurier (p. 324).

La façon qu'a Bouchard de choisir six mots dans un texte qui en contient 3000 répond-elle aux exigences de la « démarche scientifique » (p. 19) dont il se réclame ? Cette manière ressemble beaucoup à celle des *clips* journalistiques qui ne retiennent que quelques secondes de l'entrevue d'une personnalité politique, bousculée sous les projecteurs. Cette manière réductrice d'utiliser les citations de Groulx n'est pas isolée. Voyons encore.

VICTOR HUGO

« Jeune professeur, il interdisait à ses étudiants la lecture des *Misérables* de Victor Hugo » (p. 102). Cette affirmation de Bouchard s'appuie sur une let-

tre de Groulx, datée du 5 août 1902, en réponse à un de ses élèves qui lui avait écrit et demandé, entre autres choses, un avis sur *Les Misérables*. Ce disciple avait quatorze ans.

Êtes-vous bien sûr de ne pas être imprudent dans le choix de vos livres de lectures ? Ces *Misérables* de V. Hugo sont un livre *misérable*; c'est en résumé un cri de haine et de révolte contre Dieu et la société, et de plus — ce qui est plus sérieux, c'est un livre condamné par l'Église que vous ne pouvez conserver.

D'une directive donnée par Groulx à un de ses dirigés, Bouchard en fait une interdiction à tous les élèves. Selon Bouchard, interdire la lecture du roman d'Hugo révèle chez Groulx un esprit de droite comme ses maîtres à penser « Pie IX, Pie X, Bainville, de La Gorce, Romier, de Reynold » (p. 102). L'historien devrait savoir que le roman *Les Misérables* n'était pas enseigné dans les collèges catholiques. Cette interdiction a été maintenue au-delà des années 1950. Par contre la poésie de Hugo était au programme, mais souvent présentée sans conviction. Malgré ce fait, Groulx a été un admirateur du poète Hugo.

Malgré toute l'aversion qu'on a toujours voulu me mettre au cœur à l'égard de Victor Hugo, je vais malgré moi à ce grand poète, le plus grand poète lyrique des nations anciennes et modernes a soutenu un critique éminent. [...] Victor Hugo, voilà mon poète. [...] Celui qui m'a fait prendre d'admiration pour Hugo, est précisément mon professeur de Rhétorique, l'homme assurément qui avait le plus à cœur de nous le voir détester et qui n'épargnait ni son temps ni son zèle pour arriver à son but. Aussi pourquoi nous lisait-il « Waterloo » ? J'ai pleuré et il m'a semblé qu'une poésie qui arrache des pleurs n'est pas qu'une poésie de mots et de prosodie. Quel don Dieu fait à un homme quand il le marque au front de cette flamme, de ce signe auquel on reconnaît le poète vrai... (*Journal*, 2 août 1897).

L'exemple de l'ambivalence de Groulx, si Bouchard avait appliqué sa méthode, aurait été de montrer comment Groulx, adolescent et collégien, est la contradiction du professeur qu'il est devenu cinq ans plus tard ! Ou encore comment Groulx voit dans les qualités poétiques d'Hugo un don Dieu, alors que *Les Misérables* lui apparaissent comme un cri de haine et de révolte contre Dieu !

Dans cette façon d'utiliser les citations, le risque est grand pour l'historien de parler à la place de Groulx, de mettre dans le cliquetis du clavier, des mots et des bouts de phrases qui, même protégés par des guillemets, n'appartiennent plus au chanoine. Pour illustrer sa thèse, Bouchard utilise souvent les citations comme des jeux de toge. Ceux-ci ne font pas une preuve. Ils peuvent tout au plus éblouir ou aveugler.

LE SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE

Un troisième exemple mérite notre attention. Elle concerne le Séminaire de Sainte-Thérèse. Lionel Groulx y a fait ses études de septembre 1891 à juin 1899. Il y a donc passé huit ans de sa vie, pensionnaire dix mois par année, sans vacances du jour de l'An pendant les cinq premières années. En 1895, il commence la rédaction presque quotidienne d'un journal, publié en 1984. Édition critique de plus d'un millier de pages, dont 341 ont été écrites à Sainte-Thérèse. Elles nous livrent ses observations et ses critiques sur la vie collégiale; elles reçoivent ses confidences: amitiés, rêves, découragements, ennui. Elles nous parlent aussi de ses lectures, de ses professeurs. En même temps, Groulx entreprend une correspondance, 70 lettres, souvent répétitives de son journal, qui retiendra 88 pages dans l'édition de sa correspondance. Enfin, dans *Mes Mémoires* (v. 1), Groulx consacra 25 pages à son séjour à Sainte-Thérèse. Voilà donc 350 pages de Groulx, rédigées de 16 à 21 ans, le plus grand nombre écrit à chaud et les dernières avec recul. D'autres pages se sont ajoutées par la suite car la relation de Groulx avec son *Alma Mater* s'est maintenue de façon continue jusqu'aux derniers mois de sa vie. En février 1967, il autorisait que son nom soit associé à une nouvelle institution d'enseignement, issue du Séminaire de Sainte-Thérèse: le collège Lionel-Groulx.

Des écrits de Groulx sur son collège que retient Bouchard pour mettre en parallèle ses opinions opposées? Un seul extrait, tiré d'une lettre au Cardinal Léger datée du 24 mars 1958. Groulx écrit cette lettre dans un moment de pessimisme devant l'échec généralisé de l'éducation catholique. Voici la citation de Bouchard: «À son arrivée comme étudiant au collège de Sainte-Thérèse, en 1891, il assurait avoir trouvé *une communauté de jeunes effroyablement corrompue*» (p. 45). Cet extrait est repris presque textuellement, à la page 102: «Moralisateur sévère, on se rappellera qu'il avait vu dans les élèves du Séminaire Sainte-Thérèse en 1891 *une communauté de jeunes gens effroyablement corrompue*». La deuxième ajoute le terme *gens*, omis dans la première. Il faut que cette citation soit importante pour que Bouchard la reprenne. Je crois, sans être certain, que c'est la seule citation bissée. Pourquoi?

Comme je ne peux répondre à cette interrogation, je propose quelques citations que Bouchard aurait pu utiliser pour exprimer l'ambivalence de Groulx et étoffer son analyse. D'abord, un souvenir de Groulx sur son entrée à Sainte-Thérèse en 1891, écrit au moment du décès (20 janvier 1932) d'un ami de collège, Alfred Émery:

À la rentrée de 1891, au Séminaire de Sainte-Thérèse, nous étions bien, dans la première division des Éléments, une trentaine de gamins sur lesquels

tranchaient, par leur haute taille, leur menton duveté, trois sénateurs. Quel âge avaient au juste ces graves confrères ? Je me souviens que cette question piqua longtemps notre avide curiosité... (*Mémoires* III, p. 174).

Voilà deux citations fort différentes. L'une présente le jeune Groulx comme un moralisateur sévère, j'ajouterais précoce ; l'autre comme un gamin curieux qui observe trois compagnons de classe beaucoup plus âgés que l'ensemble des écoliers. Deux autres citations encore pour au moins faire contrepoids à l'extrait bissé :

Heureuses années, en somme que celles de mon temps de collègue ! Je n'en ai gardé que d'excellents souvenirs. Mes camarades m'y avaient comblé de leur amitié et de leur confiance. (*Mémoires* I, p. 60).

À Sainte-Thérèse, on m'y avait inculqué, ce me semble, d'excellents principes chrétiens et la détermination de les vivre, avec la grâce de Dieu, quel que fût mon état de vie (*ibid.*, p. 64).

Ces exemples de l'usage singulier que Bouchard fait des textes de Groulx montrent une déviation dans l'application des règles qu'il a énoncées dans son *Avertissement*. Qu'en est-il de la présentation des thèmes ?

L'AMBIVALENCE DE LIONEL GROULX

Dans les chapitres IV, V, XIII et XIV, le chercheur se transforme en plaideur. Il va appeler à la barre des personnages fondateurs de notre histoire, vainqueurs et vaincus, glorieux et tourmentés, qui composent la galerie des héros de Groulx. Bouchard écrit que Groulx « proposa en modèles des héros du passé dont le destin, dans un grand nombre de cas, se déclinait sur le mode de la victime, du sacrifice et de l'auto-immolation » (p. 200). Pour justifier son assertion, Bouchard apporte en exemples Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance, Marie de l'Incarnation, les missionnaires, Dollard des Ormeaux, les Zouaves pontificaux. (p. 51) Par ailleurs d'autres héros du passé allient « robustesse, intrépidité, liberté, indépendance, débrouillardise, goût de l'aventure et dépassement » (p. 179). Ils se nomment La Vérendrye, d'Iberville, Cavalier de La Salle, etc. Voilà un cas exemplaire du noir et du blanc chez Groulx, de la thèse et de l'antithèse, objet même de la recherche de Bouchard. L'analyste n'en reste pas là.

Le fait que cette galerie de Groulx ne donne à admirer que des personnages du passé oblige le chercheur à pousser tout le groupe dans le noir. Pourquoi ? Parce que « Tout cet arsenal mythique, en définitive, s'est avéré inefficace, soit parce qu'il était trop décroché du réel, soit parce que les mythes se contredisaient, se désamorçant les uns les autres » (p. 215). Rien de moderne, ni d'actuel dans le témoignage de ces héros pour rejoindre la

nouvelle génération. Ces héros ne conviennent pas à la jeunesse. Le programme contenu dans *Une croisade d'adolescents*, n'était-il pas de « former une jeune armée, une phalange de jeunes hommes intelligents et apôtres, une génération neuve, catholique, enthousiaste, chevaleresque, des petits soldats du Christ » (p. 214) ?

Selon le procédé retenu par l'auteur, il devrait exister une galerie de héros dont le groupe rayonne de blancheur ! Des héros engagés dans des combats actuels ! Le plaideur a-t-il oublié de les appeler à la barre ? Pourtant, ils sont là, noir sur blanc, se bousculant sur nombre de pages. Quelques citations suffiront :

Lamennais, Veillot, les Guérin, O'Connell, tels sont mes héros ! Ceux dont je recherche la société. Mais ce sont tous des Titans pour un pygmée comme moi. (*Journal*, p. 132-133)

Quels puissants athlètes que nos grands catholiques du XIX^e siècle ! Les Veillot, les Montalembert, les O'Connell, Moreno, Windthorst, etc ! (*ibid.*, p. 291)

Avec Veillot, Montalembert, Lacordaire, Moreno, Windthorst, O'Connell, Sonis, de Mun, Ozanam, Berryer, en commençant par Jésus-Christ lui-même, quelle suite, quelle galerie, quel spectacle que celui-là. (*ibid.*, p. 562).

Parmi ces héros, il faut retenir Montalembert, modèle laïque que Groulx, ecclésiastique, proposera à quelques jeunes du séminaire de Valleyfield, au moment où il y enseigne et tente de créer un mouvement d'*Action catholique*. Il dira, en le soulignant, qu'il faut *Montalembertiser* la jeunesse. Néologisme pas très heureux qui met en évidence la primauté qu'accorde Groulx à Montalembert. Il lui paraît être « le modèle idéal, le maître éminemment fait pour électriser le jeune homme » (*Journal*, p. 650). *L'Histoire de Charles de Montalembert* de Lecanuet deviendra le livre de référence des disciples de Groulx.

LE MYTHE DU CHEVALIER ERRANT

Le chapitre V, intitulé *conservateur et moderne*, aborde le *discours défensif* et le *discours agressif* que Groulx aurait tenus sur la *survivance*. Bouchard entend faire la démonstration de l'ambivalence de Groulx. À la « thématique du sacrifice et de l'immolation qui trouve de nombreux échos dans ses textes » (p. 70-72), il écrira que Groulx se fait aussi « le champion d'une mythologie conquérante » (p. 72-75). L'appel de notes donne plus de 75 références pour appuyer son argumentation, laquelle tient sur moins de cinq pages.

Pour illustrer la thématique de la souffrance, Bouchard retient la théorie mystique que les directeurs spirituels des collèges utilisaient pour la formation chrétienne de leurs collégiens. Devenir un vrai chrétien exigeait l'imitation du Christ: sacrifice et souffrance, immolation et martyr. Groulx a fait de la direction spirituelle. Il la jugeait importante. Utilisant deux citations de Groulx, Bouchard écrit: « Il s'était fait, disait-il, le chevalier errant de toutes les causes décriées ou malheureuses, disposé à mourir au service de la jeunesse » (p. 71).

Cet extrait ne fait pas deux lignes et appartient à un long texte de 300 lignes (équivalent de 10 pages 81/2 x 11), écrit le 15 octobre 1901, dans un moment de grande détresse physique et psychologique. En décembre 1899, la maladie force Groulx à abandonner le Grand Séminaire; en février 1901, une extinction de voix prolongée sème le doute sur une carrière d'éducateur. Au moment où il rédige ces pages, Groulx a 23 ans et il est encore loin d'une carrière d'historien. Son avenir est tracé: éducation et sacerdoce. Voilà que cet idéal semble compromis! Groulx confie à son journal l'état d'esprit dans lequel il se trouve.

RÉSUMÉ DU TEXTE DE GROULX

Chaque jour, le professeur donne son âme en pâture à d'autres âmes. Le grand sacrifice consiste à partager son âme comme le pélican donne ses entrailles à ses petits. Le professeur est un autre Christ, condamné à mourir au nom de la Vérité. Il est comme Socrate qui boit la ciguë au nom de la liberté d'enseignement. Le professeur n'est donc pas seul; d'autres avant lui ont donné leur vie au nom de l'Amour, de la Vérité et de la Liberté. Puis Groulx aborde la difficulté d'atteindre l'Idéal. Il appelle deux témoins. Dante dont la parole reste au-dessous de sa pensée, habitée par l'Idéal. Le sculpteur qui, malgré la succession d'œuvres acclamées, reste toujours obsédé par la Beauté, devant un marbre de Carrare. Revenant à l'Idéal qui nourrit le professeur, Groulx s'exclame: « Mourir au service de la jeunesse! » Deux lignes plus bas, il s'intègre au mythe fondateur de l'Idéal: « Plus tard adolescent, quand les félonies de l'histoire se sont déroulées devant mes yeux, je me suis fait le chevalier errant de toutes les causes décriées ou malheureuses »¹.

Les deux citations que Bouchard extrait de ce long texte de Groulx et d'autres semblables, prises ailleurs, l'autorisent à tirer cette conclusion: « Refus des audaces collectives, crainte de l'avenir, repli sur le passé, goût du sacrifice, telles sont les caractéristiques de ce que j'ai appelé le conservatisme, en l'occurrence l'inverse de la modernité » (p. 72). Raccourci étonnant!

MODERNITÉ DU CHEVALIER ERRANT

Y a-t-il plus moderne que ce Chevalier en quête de l'inaccessible Étoile. Étoile que chacun porte en soi. Chevalier que des milliers de personnes ont admiré et admirent encore sur les scènes du monde (*L'Homme de la Mancha*). Le temps importe peu à ce chevalier. Il s'accommode du surplus, de la djellaba, du jean, du tailleur, de la combinaison spatiale. Il n'est ni conservateur ni libéral, ni à gauche ni à droite. Ce chevalier dont la quête est de suivre l'Étoile est apolitique, areligieux, intemporel. Sa langue est universelle. À moins de vouloir en réduire la portée, on ne peut faire dire ce qu'on veut à ce Chevalier de l'Idéal qui chevauche devant nous, quelquefois à côté. Chevalier qui nous invite à « Tenter sans force et sans armure / D'atteindre l'inaccessible Étoile » (Brel).

L'entreprise de Bouchard part certainement d'une bonne intention, mais le parti pris de brider la parole de Groulx entrave la démarche scientifique dont il se réclame. Quelques mots ou fragments de phrases pris ici et là peuvent effectivement fonder l'interprétation qu'il recherche. Pourtant, c'est une pratique qu'il condamne chez d'autres historiens (p. 19-21). « Le problème, écrit-il à leur adresse, c'est que de nombreux autres extraits autorisent d'autres types de conclusion » (p. 20).

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Collégien, Groulx se faisait un devoir, dans les joutes oratoires, de prendre le parti de la minorité.